

Yvette BRAQUE

(1920 - 1999)



Yvette BRAQUE, pendant la session de Bailleul en juillet 1994.

Yvette BRAQUE (née CAPELLE) vit le jour à Mézières (Ardennes) le 21 juin 1920. Elle trouva dans son berceau de nombreux dons, héritage d'une ascendance plurirégionale cultivée. Elle en tint une vie remarquablement bien remplie, riche, variée et réussie. Elle vécut enfant en Lorraine, puis dans les Vosges et à Bordeaux, son père, ingénieur des Arts et Métiers, cadre aux chemins de fer, occupant divers postes avant d'être muté à Nevers à la veille de la deuxième guerre mondiale. Yvette n'est donc de nulle part, ni vraiment lorraine, ni vosgienne, ni bordelaise, ni nivernaise ; elle aime d'ailleurs à moquer gentiment l'accent de toutes ces régions ; mais elle est aussi de partout et se sent à l'aise en toute région, et met à l'aise n'importe quel public.

Lorsque ses parents viennent s'installer à Nevers, Yvette, qui a obtenu son certificat d'études primaires à Gérardmer (1932), puis fréquenté le Cours Complémentaire, seul établissement "secondaire" de la ville, a obtenu son Brevet Élémentaire à Bordeaux en 1936, et est alors en 3^{ème} année de préparation au Brevet Supérieur, à l'École primaire supérieure de cette ville. Elle y a noué des amitiés durables, qui se prolongeront en relations épistolaires jusqu'à ses derniers mois, sans affaiblir les attachements antérieurs.

A l'époque, il n'existe pas dans la Nièvre d'école conduisant au Brevet Supérieur ouverte aux jeunes filles. Yvette demande à suivre, en qualité d'auditrice, les cours à l'École Normale d'Institutrices, mais n'obtient pas

l'autorisation. Elle est dans l'obligation de retourner à Bordeaux, loin de sa famille. Elle s'y trouve encore en juillet 1940, quand elle obtient son Brevet Supérieur. Elle est alors complètement coupée des siens. Son père réussira à la retrouver bientôt, tandis que sa mère et sa soeur se sont réfugiées à Béziers dans la famille paternelle.

Au retour de l'exode, Yvette a donc vingt ans, Ayant manifesté des dispositions pour le dessin, elle entreprendrait volontiers des études artistiques ; elle fait à tout moment des croquis, des aquarelles, des gouaches, et réalise ses premières huiles. Son penchant pour la peinture ne cessera pas de s'affirmer : elle peint pour son plaisir, tout ce qu'elle trouve beau, le lac de Gérardmer, la Loire, la forêt, sans aucun souci de se ranger dans une chapelle. La peinture est une détente, non l'occasion d'une recherche théorique.

Mais la famille envisage sans plaisir un départ pour Paris, où les premiers mois de l'Occupation justifient de grosses inquiétudes. Puisqu'elle a les diplômes requis, Yvette postule donc auprès de l'Inspection académique de la Nièvre, pour un poste d'institutrice remplaçante : déjà, dans les années vingt, à Verdun, elle voulait être maîtresse d'école. Le département étant en situation de pénurie, elle obtient, dès le 4 octobre 1940, une nomination dans un poste dont le titulaire est malade : c'est Armes, près de Clamecy, une "classe unique". Le premier contact avec l'enseignement est difficile, à la fois parce qu'Yvette manque totalement d'expérience, et parce que le local est réquisitionné par les Allemands, qui, se comportant en "occupants", font à l'improviste sortir les enfants pour s'installer à leur place, et stockent leur armement au fond de la salle. Un dessin des "Souvenirs des années trente et quarante" évoque cette première époque pédagogique.

Après ce premier poste, les nominations se succédèrent jusqu'en 1944, pour des séjours de durées très inégales, de quelques jours à près d'une année scolaire : Fourchambault, Tamnay-en-Bazois, Guérigny, Saint-Jean-aux-Amognes, Pougues, Marzy, Marcy, Pouilly, Nevers, La Charité, Varennes-Vauzelles, Tronsanges. Les conditions d'hébergement étaient parfois précaires, et, dans la plupart des cas, le seul moyen de transport disponible pour rejoindre son poste "dans les plus brefs délais" était la bicyclette. Aussi le vélo figure-t-il dans nombre de dessins évoquant cette période. Précieux vélo qui permet à Yvette toujours très dévouée, dédaignant les risques de mauvaise rencontre et la fatigue de longues courses épuisantes, de se procurer dans les fermes le ravitaillement qu'elle rapporte à ses parents, pour améliorer leur ordinaire.

Yvette avait obtenu son "Certificat d'aptitude pédagogique" dès 1942. Ce n'est pourtant qu'en 1944 qu'elle obtient son premier poste de titulaire, à Dornes, Elle ne s'y fixa pas, car elle souhaitait se rapprocher de Nevers. De 1945 à 1954, elle se retrouva successivement à Luthenay-Uxeloup, Garchizy, Fourchambault, Parigny-les-Vaux, Varennes-Vauzelles. Elle eut donc l'occasion d'enseigner à tous les niveaux, et acquit ainsi l'expérience qui lui avait cruellement manqué dans son premier poste. Ses plus belles réussites se situèrent cependant chez les petits, émerveillés, parce que, en même temps qu'elle parlait, elle faisait apparaître sur le tableau en quelques coups de craie

de couleur, les personnages d'une histoire qui fait rire, ou d'une histoire qui fait peur. Elle aimait rappeler que tous ses petits paysans savaient lire au terme de trois mois d'école.

Faut-il rechercher dans la dispersion géographique de ses ancêtres, dans les pérégrinations d'une famille de cheminots, dans l'instabilité permanente qui pèse sur la condition d'institutrice suppléante, le penchant d'Yvette pour les voyages, son goût du risque qui fait d'elle la première femme motocycliste de la Nièvre ?

En 1948, Yvette CAPELLE épouse René BRAQUE, professeur au Lycée de Nevers. Elle continue son métier, cumulant comme beaucoup d'institutrices, l'enseignement et les tâches ménagères, qu'elle ne redoute pas, qui la distraient de la classe.

Ses tâches s'alourdissent avec la naissance de ses trois enfants en 1950, 1952, 1954. La jeune fille indépendante et risque-tout est devenue mère de famille modèle. L'arrivée du troisième enfant incite pourtant la maman à demander une mise en disponibilité qui lui est accordée sans difficultés, puis renouvelée d'année en année. Pendant huit ans, elle vit pleinement son existence de femme au foyer. Elle y renoncera pourtant en 1962, à la demande de la Directrice du Lycée municipal de jeunes filles, qui manque de personnel pour assurer l'enseignement des Sciences Naturelles. La gageure est lourde, exige une importante mise à niveau. Ce n'est pas pour décourager Yvette. Elle aime les défis, Elle reprend le travail, en qualité de déléguée rectorale d'abord, puis de P.E.G.C. (1966). Entre temps, conséquence des effets locaux des réformes de l'enseignement, elle est passée du Lycée municipal au Lycée d'Etat Jules Renard, puis au C.E.S. Adam Billaut.

Son père est mort en 1955 ; elle l'a assisté, impuissante, dans son agonie de six mois terminée brutalement. En 1977, elle prend un "mi-temps" pour mieux s'occuper de sa mère, dont la santé s'est altérée, sans pouvoir à la fin lui éviter un séjour au "mouroir". Il lui en restera une peur panique de l'hôpital, et lorsqu'elle tombera malade, son souhait le plus cher, maintes fois exprimé, sera de mourir chez elle.

Quand elle prend sa retraite, en 1978, c'est pour s'occuper désormais de ses deux premières petites-filles, puis des petits-fils qui suivront. Pour autant, elle ne renonce pas à ses passions, les fossiles, les minéraux, le dessin, la peinture, Elle passe aussi de longues heures à écrire à ses amies, et à lire leurs lettres, toujours plusieurs fois.

Organisée, débordante d'activité, elle seconde avec efficacité son mari lors de l'organisation de la session extraordinaire de la Société Botanique de France en 1991, où elle assume la "logistique" à la grande satisfaction des participants, Son entrée à la S.B.C.O. lui permet de faire encore de nouveaux amis. Dès 1992, d'un humour juvénile et malicieux, à la plume ou au pinceau, elle croque sur le vif, avec gourmandise et ravissement, les situations cocasses des affamés de botanique traquant, filmant avidement toute forme de vie végétale "à ne pas rater", au hasard des randonnées des sessions estivales de la S.B.C.O. Des reproductions de ces tableaux illustrent avec bonheur nos bulletins, charmant les lecteurs qui s'y reconnaissent. De même, nombre de

ses dessins à la plume ont été publiés, à sa grande joie, dans la revue locale, les "Annales du Pays Nivernais".

N'ayant plus la force de peindre pendant ses derniers mois, elle a laissé un certain nombre de toiles inachevées.

Son unique regret concerne le dessin réalisé au Maroc, non paru dans le Bulletin, qu'elle considérait comme son chef-d'oeuvre, et qui avait séduit les guides marocains de la session, auxquels elle avait pris soin de demander s'il ne heurtait pas leurs sentiments religieux, ouvertement affichés.

Qui pourra oublier la session extraordinaire de Nevers en 1997, où, déjà torturée par son mal sournois et implacable, elle trouve la force de l'ignorer pour nous offrir un accueil souriant, un séjour modèle, minutieusement mûri, animant de sa gaieté communicative les repas pris en commun et les visites prévues sur le parcours, s'excusant de ne pouvoir nous accompagner partout.

L'affection dont ses enfants et ses petits-enfants l'ont entourée durant les derniers mois de sa vie a été pour elle un grand réconfort et une consolation pour son mari.

Le dynamisme d'Yvette, son ardeur au travail, sa disponibilité, sa rectitude morale, ont fait le bonheur des siens. Sa disparition, le 5 mars 1999, a plongé son mari, sa famille et ses amis dans une profonde affliction. Que René BRAQUE, ses enfants et petits-enfants, trouvent ici l'expression de notre sympathie bien attristée.

L. P.

